


BULLETIN MENSUEL DES
MOINES DE L'UNION DES ÉGLISES
PRIEURÉ D'AMAY S/MEUSE

SEPTEMBRE 1926. 1re ANNÉE N° 6.

# Les Moines de l'Union des Eglises.

S. S. le Pape Pie XI par sa lettre apostolique du 21 mars — « *Equidem verba* » — a exprimé par l'intermédiaire du Primat de l'Ordre de Saint-Benoit à tous les Abbés et Moines bénédictins sa volonté formelle de les voir entreprendre des œuvres pour l'Union des Eglises et concrètement de voir naître dans l'Ordre une institution monastique tout entière consacrée à cet apostolat.

Sous les auspices de la Sacrée Congrégation pour les Affaires orientales et avec l'approbation du Chapitre général des Abbés bénédictins réunis à Rome du 1er au 15 octobre 1925, le noyau de cette institution monastique vient de se constituer en Belgique : c'est le groupe des Moines de l'Union.

**But de cette institution :**

Se consacrer complètement par les moyens adaptés à la vie monastique et spécifiés ci-dessous à l'apostolat de l'union des Eglises et préparer par une action lente, pacifique et fraternelle le retour des chrétientés séparées à l'unité œcuménique de l'Eglise.

**Esprit :**

Les moines de l'Union suivront les directives pontificales et principalement celles contenues dans la lettre de S. S. Pie XI citée plus haut, dans un esprit monastique et de charité catholique.

*Action :* Indirecte s'exerçant par la Prière (liturgique et solennelle dans les monastères) la propagande en occident et l'étude;

Directe, par l'instruction catholique de nos frères séparés, les séjours temporaires et les fondations de monastères en Orient.

*Recrutement.* — Cette entreprise monastique n'a aucune attache nationale et reçoit volontiers tous les moines sans distinction de congrégation, et comme novices les prêtres séculiers ou étudiants. Après leur noviciat les moines de l'Union recevront à Rome ou dans les milieux orientaux leur formation spéciale.

*Moines-prêtres et non prêtres.* — Conformément à la tradition monastique encore en vigueur aujourd'hui en Orient, l'Institution comprendra des moines-prêtres (hiéromoines) et des moines non-prêtres (moines) sans autre distinction entre eux que la dignité sacerdotale. En effet toutes les aptitudes professionnelles, artistiques et manuelles doivent concourir également à l'apostolat de l'Union. Tous les membres de la famille monastique participeront à la même vie liturgique et conventuelle et puiseront dans cette parfaite fraternité chrétienne l'unité de cœur et d'âme indispensable au succès de leurs efforts.

Pour plus de renseignements, demander la brochure « *Une œuvre monastique pour l'Union des Eglises* (1) » et la notice qui parait dans ce numéro.

---

(1) S'adresser au Prieuré d'Amay : 0,50 l'exemplaire; 5,00 la douzaine (port non compris).

Il existe une édition flamande. Les éditions anglaise et allemande sont en préparation.

# Irénikon

1re ANNÉE N° 6. **SEPTEMBRE 1926.**

SOMMAIRE :



## *I. ARTICLES.*

# Deux mentalités.

*(Orthodoxes et Catholiques)*

VI

Ainsi, dans la pratique des sacrements, nous constatons des divergences très profondes entre les conceptions orientales et les conceptions latines. Ces divergences répondent en partie à celles des époques où les conceptions se sont formées. On le vérifie particulièrement à propos du culte eucharistique.

Le culte de la Sainte Eucharistie est resté en Orient ce qu'il était probablement dans toute l'Eglise à l'époque des Pères. *On considère avant tout l'Eucharistie comme*

*un sacrifice* qui, d'autre part, ne peut être isolé de tout l'Office divin. De cette manière, tout le culte eucharistique est constitué par cette portion de l'Office divin qui, en Orient, prend le nom spécifique de liturgie : c'est alors que le prêtre, à l'autel, offre le Très Saint Sacrifice. L'Eucharistie en tant que sacrement durable, donc la présence réelle du Christ sous les espèces du pain et du vin, n'est considérée qu'en second lieu. Elle reste complètement voilée. *Elle demeure un mystère* qui, peut-être, est au fond de toute la piété envers Jésus-Christ, mais ne trouve plus aucun mode de manifestation extérieure.

En Occident, au contraire, la foi en la présence réelle donne au sacrement permanent un relief qu'il n'a presque pas en Orient. L'Eucharistie comme sacrifice, que l'on sépare le plus souvent de l'Office divin, et que l'on dépouille souvent de son caractère liturgique (c'est-à-dire de son caractère collectif), tend peut-être à passer au second plan et n'a plus le relief qu'elle possédait au temps où l'on ne voyait que le sacrifice eucharistique.

Par suite, les Orientaux sont quelquefois accusés de manquer de dévotion envers la Sainte Eucharistie. On critiquera (et non sans raison) un fidèle qui, entré à l'église, fera des prostrations devant les icones et ne pensera pas à la présence réelle de Jésus-Christ. On remarquera avec quelque étonnement que des lampes brûlent devant beaucoup d'icones, mais qu'il n'y a pas de lampe devant le Saint Sacrement. Les Saintes Espèces elles-mêmes sembleront conservées avec peu de vénération, avec guère plus de respect que les saintes huiles, sauf que les Saintes Espèces sont toujours placées dans un tabernacle, sur l'autel.

L'Oriental répondra que les lampes qui brûlent devant les saintes icones, et les saintes icones elles-mêmes, et l'*ikonostasion* (ou paroi des icones), que, tout cela, on le vénère exclusivement parce que c'est le trône du Christ, que toute cette vénération est rapportée à lui, et à lui seul. Il dira aux Occidentaux : Vous avez une prétention

bien singulière, d'être admis à chaque instant en la présence immédiate du Souverain. Pour nous, nous nous contentons de voir de loin son trône. Nous n'osons même pas approcher de ce trône. Nous n'osons pas dépasser les portes saintes au-delà desquelles trône le Roi de gloire. Pour l'oser faire, il faut être prêtre, et revêtu de tous les ornements sacerdotaux ; et encore n'est-ce que pendant l'Office, et à des temps spécialement réservés, que ces portes saintes peuvent être ouvertes. Présents à l'église, nous, simples fidèles, nous croyons être au ciel : « Le trône du Seigneur est entouré de tous ses saints serviteurs, de tous les anges et les saints ». Ce n'est qu'au-delà d'eux, dans les profondeurs du ciel, que nous apercevons le Seigneur.

En Occident, c'est par l'ostension des Saintes Espèces qu'on excite la piété des fidèles. L'Orient obtient ce résultat en les cachant. L'acte de dévoiler les Saintes Espèces n'est pas étranger au culte oriental, et il y symbolise le moment où nous apercevrons Jésus-Christ au ciel. Mais ce dévoilement symbolique ne s'accomplit qu'en deux circonstances : avant la communion, lorsqu'on invite les fidèles à s'approcher, et après la communion, lorsqu'on fait adorer les Saintes Espèces qui vont être transférées de l'autel à la prothèse (figure de l'Ascension). Hors de ces temps, l'Eglise orientale veut avant tout faire comprendre le caractère de mystère qu'a l'Eucharistie et montrer la profondeur de ce mystère. De là tous ces rites qui voilent le Très Saint Sacrement et éloignent le fidèle du trône du Juge, comme on nomme l'autel *(vima)*. C'est d'ailleurs l'attitude générale de l'Orient envers la chose sainte : on la couvre ; découvrir serait presque profaner (1).

(1) C'est le Père Serge Vérighine, liturgiste éminent qui, par malheur, n'a publié que peu d'écrits, qui m'a fait remarquer cette caractéristique de l'Orient, en citant plusieurs exemples, entre autres : la tête du prêtre couverte, même à l'autel; son visage couvert dans le cercueil; les reliques couvertes pendant la procession de consécration d'une église; le Saint Sacrement couvert toutes les fois qu'on le transporte (ainsi pendant la liturgie des présanctifiés).

L'iconographie byzantine, qui exprime de nombreux aspects de la vie chrétienne et de la liturgie, met en lumière beaucoup de points dans lesquels on peut constater cette différence de mentalité entre l'Orient et l'Occident.

Peut-être ne serait-il pas exact de déduire de l'iconographie occidentale les caractères de la piété en Occident. Je crois cependant qu'on pourrait avancer avec quelque raison ceci : de même que l'iconographie occidentale, la piété occidentale donne aux choses saintes un certain caractère de réalisme. On rapproche les choses saintes de l'humanité ; on revêt les anges et les saints d'habits du temps. Du moins le faisait-on aux plus grandes époques de l'art occidental.

L'Orient, au contraire, tâche de donner aux personnages objets de culte un caractère hiératique, abstrait, qui, par là, produit une impression de solennité et de raideur. *On s'éloigne le plus possible de tout ce qui est réalisme.* Cela peut aussi aider à comprendre l'attitude de l'Orient envers le Saint Sacrement. L'Occident, pour se sanctifier, *attire* le Saint Sacrement dans la sphère du réel, du visible et du tangible. L'Orient, pour la même fin, *élève* le Saint Sacrement le plus haut possible ; il le place, pour ainsi dire, dans les clartés inaccessibles qu'habite la divinité. Nous remarquons une différence analogue dans tous les gestes, positions ou attitudes qu'impose le culte divin. L'Occidental ne se fait pas scrupule de s'asseoir. L'Oriental parlera de « se tenir debout devant Dieu », « se tenir debout en prière » (slave : *stati na molitvou*).

## VIII

L'Orient diffère donc de l'Occident beaucoup moins par les thèses que par la manière de les considérer et de les prendre. Peut-être serait-il exagéré de dire que l'Orient a une autre logique que l'Occident, car personne en Orient ne niera rien de ce qu'Aristote, par exemple, propose comme règles de la pensée humaine. *Ce qui diffère,*

*ce sont les voies* que suit cette pensée, les manières dont elle saisit les choses.

Or il est clair que ces voies et ces manières peuvent varier sans fin. Un même individu peut avoir, à des âges divers, des mentalités si différentes l'une de l'autre que jamais elles ne s'accordent. On se souvient de la distinction posée par un philosophe allemand entre l'*homonoumenon* et l'*homophainomenon* qui, bien que relatifs à un même objet, ne concordent point. La différence me semble encore beaucoup plus grande entre ce que l'Ecriture Sainte appelle, relativement au même individu, le « vieil homme » et l' « homme nouveau ». Transportons ce terme biblique dans le domaine du temps, et nous constaterons que des abîmes séparent notre être, tel qu'il est à cinquante ou soixante ans, de ce qu'il était vers l'âge de quinze ou vingt ans. Eh bien, quels abîmes n'y aura-t-il pas entre deux chrétientés qui, depuis le IX^e^ siècle, ont suivi des voies si dissemblables, subi tant de luttes et de défaites diverses, tant d'influences opposées, et dont l'évolution respective a été déterminée par deux atmosphères historiques (sociale, politique, nationale) entre lesquelles il n'y avait presque rien de commun! Toutes les idées qui dirigent la vie humaine et la vie morale diffèrent — et quand ces différences ont mené jusqu'à une rupture complète! C'est une route de mille ans qu'il faut refaire en sens inverse.

Je ne veux point dire par là que les difficultés doivent ou même puissent décourager ceux qui entreprennent cette tâche. L'humanité, qui, ordinairement, avance à pas de tortue quand il s'agit d'idées fondamentales, subit parfois des *mutations brusques* inespérées, presque prodigieuses. Le plus souvent, il faut au moins une génération pour qu'une société quelconque fasse le pas qui corresponde à une idée nouvelle. Mais il arrive exceptionnellement que, dans une seule année, l'humanité accomplisse le parcours auquel, en d'autres circonstances, des siècles n'eussent pas suffi. Telle la nature, *quæ non facit saltus,*

au dire des philosophes, mais qui pourtant connaît des éruptions volcaniques. L'histoire est pleine, elle aussi, de ces phénomènes soudains : ainsi l'invasion des Barbares, le passage du moyen-âge aux temps modernes, la Révolution française, la Révolution russe. L'histoire de l'humanité a certainement un rythme que nous ne connaissons pas. Nous en saisissons quelques modulations, mais, pour sa plus grande part, ce rythme séculaire échappe à l'observation la plus profonde. Faute d'une perspective de longues années, les nouvelles époques, les moments de grande crise, les éruptions de volcans nous déconcertent. Les contemporains croient souvent voir un cataclysme universel et définitif là où c'est une ère nouvelle qui commence.

Si nous considérons les dates relatives à la scission religieuse de l'Orient et de l'Occident, il faudrait peut-être dire que les premiers commencements du césaro-papisme, posés par Constantin lors de la fondation de Byzance, ont mis à peu près sept cents ans pour faire leur œuvre et aboutir à la désastreuse éruption finale. Le retour prendra-t-il lui aussi une durée de sept cents ans ? Sommes-nous au début où touchons-nous à la fin de cette période de retour ? Qui saurait le dire ? Mais il semble hors de doute que le reflux a commencé.

*Léopol (Galicie orientale) le 6 mai 1926, en la fête du saint prophète Job o polyathlos.*

† André Szepticky,
*Métropolite de Halitch.*

---

# Les Patriarches.

*(Suite)*

L'Institution patriarcale constitue comme la clef de voûte du droit ecclésiastique oriental et a maintenu au sein de ces Eglises cette légitime autonomie intérieure à laquelle elles sont si fortement attachées. Avouons que plus d'un Latin, surtout parmi les canonistes, est tenté d'y voir comme une restriction aux pouvoirs suprêmes du Pontife romain et un danger permanent pour la parfaite Unité de l'Eglise. Ce préjugé est d'autant plus regrettable que les adversaires de la réconciliation s'en autorisent auprès de nos Frères séparés pour agiter l'épouvantail de la centralisation romaine et de l'impérialisme unificateur qui les menacent. Fort heureusement la réfutation est aisée : les Souverains Pontifes ont solennellement exprimé leur volonté de maintenir intacts les droits traditionenls et très effectifs des Patriarches; bien plus : les faits sont là : les Eglises orientales unies à Rome ont conservé, comme nous l'avons vu, toute l'organisation patriarcale des Eglises séparées.

Nous avons parlé de l'Orient. Si l'Occident n'a connu qu'un Patriarche, l'Evêque de Rome qui cumule avec la Primauté universelle les fonctions de Patriarche d'Occident, de Primat d'Italie et d'Evêque de Rome, il a existé cependant en Occident des siéges primatiaux jouissant *de fait* des principales prérogatives patriarcales : de vrais patriarches, *sauf le nom*. Le plus important par l'authenticité de ses origines, la réalité de sa juridiction et la durée de son existence est le siège primatial de Cantorbéry.

Pour compléter cette brève étude disons un mot de ce siège historique. Nous y trouverons les deux aspects que

doit offrir un patriarcat catholique : légitime autonomie et parfaite communion romaine.

D'une part la profession théorique et pratique la plus explicite de la primauté effective des pontifes romains, et la subordination sans équivoque du pouvoir patriarcal de Cantorbéry au siège de Pierre. D'autre part, la constitution de cette Eglise en un organisme d'une autonomie très accentuée grâce à la reconnaissance par tout l'épiscopat anglais de la juridiction très effective et très étendue du primat de Cantorbéry.

En d'autres termes, d'une part l'Eglise anglicane apparaît dans toute son histoire non comme une juxtaposition de diocèses rattachés à Rome, sans liens hiérarchiques efficaces et sérieux entre eux, mais comme un corps fortement organisé, comme un tout compact et unifié sous l'autorité des successeurs de saint Augustin ; organisation si conforme aux aspirations de cette nation autonome et insulaire.

Et d'autre part, aucune Eglise aussi romaine dans ses origines, dans ses traditions, dans son esprit, dans son histoire ; aucune si rattachée au Siège apostolique, à l'Eglise mère et maîtresse de toutes les autres, au point qu'après quatre siècles de séparation un écrivain a pu dire : « l'Angleterre est une cathédrale catholique habitée par des protestants ».

Large autonomie interne et fidèle communion romaine : telles sont les deux caractéristiques de son histoire ; telles sont peut-être aussi les possibilités de la réconciliation.

*
* *

1. Dès l'origine, saint Augustin de Cantorbéry a été constitué chef de l'Eglise d'Angleterre par saint Grégoire le Grand, revêtu par lui du pallium, insigne des pouvoirs patriarcaux (usum tibi pallii in ea ac sola missarum solemnia agenda concedimus... (*Epist. ad Augustinum* citée par le vénérable Bède, Hist. Eccles, Anglo-

rum M. L. t. 95, col. 69), comportant une juridiction effective sur tous les évêques présents et futurs du royaume d'Angleterre : « Britanorum vero omnium episcoporum tuæ curam Fraternitati committimus, ut indocti doceantur infirmi persuasione roborentur, perversi auctoritate corrigantur ». (*Epist. ad Aug.* M. L. t. 77, col. 1192).

2. Aucun doute n'est possible sur la portée effective de cette juridiction patriarcale. En effet saint Augustin voulut obtenir des précisions et demanda si son pouvoir s'étendait également sur les évêques des Gaules qu'il fréquente sans doute à l'occasion de ses voyages à Rome. Saint Grégoire lui écrit : « In Galliarum episcopos nullam tibi auctoritatem tribuimus, quia *ab antiquis prædecessorum temporibus pallium* Arelatensis episcopus recepit, quem nos privare auctoritate percepta minime debemus. Ipse autem auctoritate propria episcopos Galliarum judicare non poteris ; sed suadendo, blandiendo, bona quoque tua opera eorum imitationi monstrando... Britannorum vero omnium episcoporum tuæ curam fraternitati committimus, etc... ». Il n'est donc pas question d'une préséance d'honneur ou d'une influence fraternelle : l'évêque d'Arles en Gaule et l'évêque de Cantorbéry en Grande Bretagne jouissent sur toutes les Eglises de leurs pays des pouvoirs patriarcaux.

3. Cette juridiction patriarcale est conférée par un symbole aussi vénérable que significatif, l'imposition du *pallium* ; et pour bien comprendre les documents utilisés dans cette enquête, il faut bien saisir toute la portée de ce rite d'investiture auquel jadis on attachait tant d'importance. Pour beaucoup aujourd'hui le *pallium* est une décoration pontificale réservée à certains sièges : il n'en était pas ainsi jadis. Le *pallium* est un vêtement, large écharpe de laine, qui protégeait le cou et les épaules. Le *pallium* des pontifes ne tarda pas à s'enrichir d'une signification plus haute : il symbolisa le pouvoir du bon Pasteur qui prend sur ses épaules la brebis égarée et la tient

enlacée autour de son cou. Aussi pour communiquer à un prélat la participation au pouvoir du suprême Pasteur, quoi de plus naturel que de le *revêtir* du *vêtement* symbolique du successeur de Pierre, du pallium : c'est l'*investiture* pontificale. Déjà ancien sous saint Grégoire le Grand (voir la lettre à saint Augustin citée plus haut : ab *antiquis* temporibus), ce symbole était en grande vénération au moyen-âge : confectionné avec la laine d'agneaux solennellement offerts à l'autel, il est bénit par le Pape dans la basilique vaticane en la fête de saint Pierre; on le dépose ensuite sur la Confession du Prince des Apôtres en attendant qu'il soit donné. Il est ensuite postulé, délivré, imposé dans trois cérémonies successives : c'est le signe de l'investiture d'un pouvoir supra-épiscopal qui ne peut avoir pour origine que le tombeau du successeur de Pierre : « in quo est plenitudo pontificalis officii cum archiepiscopalis nominis appellatione ».

Aussi en imposant le pallium à saint Augustin, saint Grégoire lui disait-il : « Tua vero fraternitas non solum eos episcopos quos ordinaverit, neque hos tantummodo qui per Eboracæ episcopum fuerunt ordinati, sed etiam omnes Britaniæ sacerdotes habeat de Domino Nostro J.-C. auctore subjectos » (*Beda.* Hist. Eccl. Lib. I cap. 29. M. L. t. 95. col. 69).

4. Dans les chroniques des archevêques de Cantorbéry on retrouve fréquemment la mention de cette origine romaine du pouvoir patriarcal de Cantorbéry. On lit entre autres : « Effimus Lippe († 959) successor Odoni... ille *petendi pallii causa* Romam tendens, ubi Alpes conscendit, nimio evectus frigore interiit. » (*Mabillon.* Annales lib. 46. Luca, 1739; t. III, p. 518.) Le récit de la vie de son successeur Dunstan débute ainsi : Dumstanum *pallii causa* Romam proficiscentem... (ibidem p. 518). Depuis Augustin jusque Crammer tous les archevêques de Cantorbéry ont reçu leur pallium des Souverains Pontifes; la plupart même, selon l'antique règle, ont fait eux-mêmes le voyage de Rome pour le recevoir des mains du Pape

lui-même. Avant d'avoir reçu cette investiture, l'archevêque ne jouit d'aucun droit patriarcal : le *pallium* imposé par le Pape est comme le sacrement de sa juridiction supra-épiscopale. C'est ainsi qu'un primat, ayant reçu le pallium d'un antipape, ne fut pas reçu en Angleterre comme patriarche (*Edwin Burton* The Catholic Encyclopedia vol. III, p. 301).

5. Ce pouvoir patriarcal de Cantorbéry conféré par saint Grégoire à saint Augustin devint dans la suite le *principe unificateur* de l'Eglise anglaise. En 668 le pape Vitalien nomma à ce siège Théodore, moine oriental de Tharse en Cilicie, qui avait passé de longues années à Rome, illustre par sa science des choses divines et humaines. Au dire de son illustre contemporain le vénérable Bède (675-735), il fut pendant près d'un quart de siècle (668-690) un des plus grands archevêques de Cantorbéry et établit fortement le pouvoir patriarcal ; créant de nouveaux diocèses, nommant ou révoquant les évêques, visitant les diocèses, convoquant en concile patriarcal les différentes provinces ecclésiastiques ; bref organisant sur le modèle des Eglises orientales et avec le constant appui de Rome la juridiction très effective et très étendue du primat.

6. Deux siècles plus tard le pape Formose III († 896) dans une lettre célèbre adressée aux évêques d'Angleterre confirme solennellement ces pouvoirs patriarcaux et menace des peines ecclésiastiques les évêques qui tenteraient de se soustraire à cette juridiction pleinement légitime (Allusion à l'archevêque d'York qui aurait voulu soustraire sa métropole à cette juridiction). Vu l'importance de ce document il faut en citer ici le passage principal : (*Bullarium*. Ed. Taurinensis 1857. t. I, p. 369) : « quis autem inter vos principatum tenere debeat, quæne sedes episcopalis temporibus notissimum est. Nam ut ex scriptis Beati Gregorii ejusque successoribus tenemus, in Dorobernia civitate (Cantorbéry) metropolim, primamque sedem episcopalem constat regni Anglorum, cui venerabilis Frater noster Pleigmundus (890-914) nunc præsse

dignoscitur; cujus honorem dignitatis nos ullo pacto imminui permittimus; sed ei vices apostolicas per omnia gerere mandamus, et sicut Beatus Papa Gregorius primo gentis vestræ Augustino omnes Anglorum episcopos esse subjectos constituit, sic nos prænominato Fratri Doroberniæ seu Canterberiæ archiepiscopo, ejusque successoribus legitimis eamdem dignitatem confirmamus; mandantes et auctoritate Dei et beati Petri apostolorum principis præcipientes, ut ejus canonicis dispositionibus omnes obediant, et nullus eorum quæ ei suisque successoribus apostolica auctoritate concessa sunt, violator existat... »

7. Au siècle suivant au Concile de Brandenford en 964 tout l'épiscopat approuve le décret du roi Edouard qui met fin aux lois persécutrices de son prédécesseur et rappelle saint Dunstan sur le siège de Cantorbéry : « ut Ecclesia Christi in Dorobernia, aliarum Ecclesiarum regni nostri mater sit et Domina et cum suis omnibus perpetualiter sit ubique libera » (*Mansi* A. C. C. t. 18-A col. 476).

8. Toute la vie de saint Anselme († 1109) atteste cette même vérité. Tout l'épiscopat anglais assiste à son sacre en 1093 et le proclame *totius Britaniæ Primatem.* (On verra que ce n'est pas là un titre purement honorifique.)

Au Concile de Rochingham en mars 1094 dans le discours où saint Anselme expose à tout l'épiscopat réuni son conflit avec le roi, il dit : « ... nam cum nuper licentiam adeundi Urbanum sedis Apostolicæ præsulem, *juxta morem antecessorum meorum pro pallii mei adeptione,* ab ipso postulassem... »

Un fait plus significatif encore et qui montre combien était effective et étendue cette juridiction primatiale. Gérard, évêque d'Hiregord est promu en 1107 au siège métropolitain de York, le premier siège de Bretagne après Cantorbéry et qui cherchait à s'affranchir de sa dépendance. Anselme veut exiger du nouvel élu une nouvelle profession explicite d'obéissance et de soumission, ne se contentant pas de celle émise par Gérard pour entrer en

possession du siège d'Hereford. De là un conflit auquel le roi trouva heureusement une solution conciliatrice : sans faire une profession nouvelle, l'élu rappellerait explicitement celle faite pour Hereford : « Annuit Anselmus ; et Gerardus sua manu imposita manui Anselmi, interposita fide sua pollicitus est de eamdem subjectionem et *obedientiam* ipsi et successoribus suis archiepiscopatu exhibiturum quam Herefordensis Ecclesiae ab eo sacrandus antistes promiserat ».

9. Et vraiment rien ne manquait à la réalité de cette juridiction patriarcale. De nombreux bénéfices ecclésiastiques étaient soustraits à la dépendance de l'évêque du lieu et relevaient directement du siège de Cantorbéry. C'était l'exemption actuelle mais au profit du patriarche. A l'époque de S. Anselme il y avait environ 80 bénéfices exempts dans le sens que nous venons de dire. Plusieurs monastères suivaient la même loi.

10. Sous le pontificat d'Alexandre III (1159-1181), les droits patriarcaux du siège de Cantorbéry furent vivement attaqués par les archevêques de York et de Londres ; et le roi, soucieux d'amoindrir le primat pour mieux asservir l'Eglise, comme le fera plus tard en Russie Pierre le Grand en substituant au patriarche de Moscou le Saint Synode, le roi soutint toutes ces prétentions. L'archevêque Thomas, qui devait mourir bientôt victime de son zèle, vengea les droits de son Eglise, excommunia les évêques insubordonnés et le roi lui-même. Alexandre III par plusieurs bulles confirma tous les droits et privilèges de l'Eglise de Cantorbéry : « sicut a temporibus beati Augustini praedecessores tuos habuisse Apostolicae Sedis auctoritate constat » (cfr. Mansi A. C. C. t. 21 col. 817-872 jusque 899).

11. Ces quelques faits historiques que nous venons de rappeler et qu'on pourrait multiplier n'établissent-ils pas à l'évidence les deux règles que nous avons signalées au début ? Eglise fortement unifiée et organisée sous l'autorité patriarcale très effective de l'Archevêque de Cantor-

béry : l'Eglise d'Angleterre est une *réalité historique* et catholique qui constitue un tout homogène : elle ne peut être absorbée et fusionnée sans perdre le caractère propre de toute son histoire. Et d'autre part cette Eglise est fortement rattachée depuis ses origines au siège de Pierre. Investi du manteau symbolique du prince des Apôtres, l'archevêque de Cantorbéry participe à la juridiction apostolique non seulement sur les fidèles mais aussi sur les Pasteurs. Comme jadis Elisée revêtit le pallium de son Maître et y trouva les effluves de son esprit ; ainsi aussi Augustin et tous ses successeurs sans exception viennent chercher à Rome, par l'imposition du pallium, l'investiture de leur juridiction patriarcale. Et cette constatation historique est tellement évidente qu'il faut dire en toute vérité qu'une Eglise anglicane séparée de Rome est avant tout une hérésie historique.

Bref : Une Eglise d'Angleterre *absorbée par Rome* et une église anglicane *séparée de Rome* sont deux conceptions également inadmissibles. Ne pourrait-on chercher la vraie formule dans la voie moyenne, la seule historique : Eglise d'Angleterre filialement *unie à Rome* ? (1)

Dom Lambert BEAUDUIN.

(1) Un article très bienveillant du *Church Times* (24 septembre 1926) a bien voulu signaler notre premier article sur les Patriarches d'Orient. L'auteur a ajouté des réflexions personnelles sur la centralisation romaine qu'un lecteur distrait pourrait considérer comme déduites de notre étude. En parlant de l'autonomie relative garantie aux Eglises d'Orient par l'organisation patriarcale et en réprouvant comme contraire aux documents pontificaux toute tendance d'étendre à ces Eglises la forte centralisation établie en Occident par le droit canon latin, il est bien entendu que nos paroles n'avaient aucune portée universelle et ne visaient que les Eglises orientales. Inutile d'ajouter que *Irénikon* n'a aucune autorité officielle et exprime des opinions purement privées.

---

# N'insultons pas la sainte Russie.

On entend dire souvent chez nous que l'Eglise orthodoxe, et surtout sa branche russe, passe actuellement par une grande crise. On s'en réjouit même, parfois ouvertement. Mais dans la mesure où ces troubles internes lui font vraiment tort, nous ne pouvons pas nous en réjouir. Tout ce qui maintient dans l'unité les fidèles de cette Eglise, tout ce qui contribue à la sainteté de leurs âmes, au bien-être de leurs institutions, à la pureté de leur foi chrétienne et de leur rite, est à nos yeux un élément de rapprochement; tout ce qui tendrait à les détruire, ne ferait qu'éloigner davantage l'Orient de nous-mêmes, en lui enlevant ce caractère de sainteté, d'unité, de ressemblance dogmatique qui est le meilleur gage de la possibilité de réconciliation. Car cette réconciliation que le Christ désire, Il l'accordera dans la mesure où nous et eux nous en sommes *dignes*; et les hommes eux-mêmes sont disposés à tendre vers la réalisation de son désir d'unité, dans la mesure où ils sont préparés à réaliser *tous* ses désirs par la pratique parfaite de la religion dans laquelle ils sont nés. Si donc il y a des faits qui empêchent cette pratique parfaite chez les âmes de bonne volonté, ou qui témoignent de son abandon délibéré, déplorons-les. N'adoptons pas la tactique toute négative de ceux qui, pour produire du respect pour le catholicisme, commencent par attaquer les individus dans leur respect pour l'orthodoxie — tactique qui aboutit trop souvent à la déchristianisation totale. N'adoptons plutôt aucune « tactique »; allons tout simplement sans arrière-pensée vers nos frères séparés, avec un amour, un respect, une humilité spontanés, pour les *aider* à combattre les maux qui les menacent, et à redresser les ruines spirituelles et matérielles que la persécution, la guerre ou l'infidélité de certains parmi eux ont causées. Ce n'est pas la conquête extérieure que nous cherchons, une froide et formelle domination hiérarchique : nous ne travaillons pas pour l'Union sur papier, l'Union statistique, mais pour l'Union dans le Christ, l'Union dans notre Dieu qui est Amour : et plus nous aurons montré et senti

cet amour dans nos paroles et surtout dans nos actes, plus s'approchera le jour de cette Unité qui ne peut se fonder que sur lui. Aimons l'Orient souffrant comme nous aimons un frère souffrant; comprenons, compatissons, admirons, *secourons.*

Puis n'exagérons pas ces maux. En ce qui regarde la Russie surtout, même si nous prenons la bonne attitude de désirer le bien pour l'Eglise pravoslave et non sa déchéance, sachons que le mot « crise » n'implique pas nécessairement défaite et perte de force; il veut dire « période critique d'épreuve », par laquelle elle doit passer pour son grand bien ou son grand malheur. Et de fait, *c'est insulter l'Eglise russe de dire qu'elle va mal actuellement.* Jamais l'Eglise antique n'a été plus glorieuse qu'au temps de son martyre, car elle en sortit victorieuse. Et la sainte Eglise de Russie, qui a donné au Christ des milliers de martyrs et en donne encore beaucoup, a été glorieuse dans ses souffrances. Persécutée et spoliée, trahie par des membres infidèles, portant injustement l'odieux des fautes de ceux dont elle-même elle avait souffert, *elle n'a jamais été mieux* que pendant ces neuf ans, où à défaut d'une organisation et une activité physiquement impossibles, mais qui aux esprits occidentaux centralisateurs et entreprenants peuvent sembler essentielles, elle a opposé à l'Antéchrist sa pureté et sa sainteté. Et de cette crise, qui ne finit pas encore, *elle sort déjà victorieuse,* resplendissante, purifiée des fautes qu'on lui reprochait avant, un sujet de révérence, de joie et d'humilité pour nous catholiques. « *Sanguis martyrum, semen christianorum.* » Prenons par exemple quelques événements des trois derniers mois, dont nous avons connaissance de diverses sources.

La persécution n'a pas cessé. On a introduit une « nouvelle politique » religieuse, mais la tolérance relative qu'elle est supposée accorder est souvent violée sous des prétextes politiques ou financiers.

On retire aux fidèles l'usage des bâtiments religieux, pour les séculariser. A « Leningrad » le gouvernement a réquisitionné l'énorme local de la sacristie de la Laure de Saint-Alexandre Nevsky. La presse soviétique parle de la saisie et profanation (pour « tendances réactionnaires ») du monastère de Saint-Nil-le-Stylite — monastère d'une haute antiquité très en honneur en Russie. L'évêque Gabriel, avec

dix-sept de ses moines, est incarcéré dans une des prisons de Moscou; le monastère a été confisqué et fermé. A Névet, dans le gouvernement de Vitepsk, on a ordonné en même temps la fermeture d'une église orthodoxe et d'une catholique, vers le mois de juillet; les bâtiments ont été convertis en clubs pour la jeunesse communiste. La cathédrale de Kaluga est devenue « maison de repos populaire », et beaucoup d'autres églises ont subi un sort analogue.

Un autre moyen de persécution est l'appui donné à d'autres organisations religieuses qui se sont séparées de la grande Eglise patriarcale. Ainsi à Odessa les bolchéviques ont donné l'église orthodoxe de Saint-André à l' « Eglise panukrainienne » (appelée « Lipkovchtchena » d'après son fondateur le pseudo-métropolite Lipkovskij. (1) Lors de ce changement un combat sanglant eut lieu entre orthodoxes et « Lipkovtsy », à la suite duquel beaucoup des premiers furent arrêtés et l'église gardée par les derniers. Un grand nombre d'églises ont été prises par les « Rénovateurs », dont le chef est Vvédensky. Ceci n'est souvent qu'une étape vers la sécularisation. On apprend que n'ayant pas de succès auprès du peuple, ils ferment beaucoup de paroisses de leur « Eglise », qui n'est qu'une façade hiérarchique. C'est ainsi que la fameuse cathédrale de Saint-Isaac à « Léningrad » (Pétrograd), pour avoir été vidée de fidèles par leur occupation (2), est fermée et destinée à devenir musée. Seul le grand nombre de pèlerins qui viennent, indépendamment de leur ministère, visiter la cathédrale de Kazan pour y vénérer la célèbre icone, a sauvé cette église d'un sort pareil. De même les « Rénovateurs », déclarant que le monachisme est une institution « inutile » sans contact avec « l'esprit du temps », demandent l'application des lois de 1923 contre les communautés, qui existent souvent encore sous forme d' « associations de travail ».

Il n'y a pas que les bâtiments qui souffrent. Chaque mois l'Eglise du Patriarche Tykhon rencontre de nouvelles pertes d'évêques, de prêtres, de laïcs. Son chef actuel, le métropolite

(1) D'ailleurs cette « Eglise », dont les bolchéviques se servent à Odessa, est persécutée actuellement par eux dans d'autres villes du sud. Lipkovsky lui-même a été arrêté à Kiew pour « intrigues politiques », et le chef régional de Kharkov, Iarechtchenko, est envoyé en Sibérie. Et elle a souffert un schisme que le gouvernement soviétique soutient.

(2) Ils se sont installés dans la plupart des cathédrales russes.

Pierre de Krutsk, souffre un dur emprisonnement depuis le 10 décembre 1925 (autrefois à Moscou, maintenant au monastère de Souzdal). Un grand nombre d'évêques et de prêtres languissent depuis des années dans diverses prisons. A la fin de juin on ajouta à leur nombre plusieurs prêtres et quatre évêques, dont un, l'Evêque Procope, fut condamné pour avoir écrit contre la position canonique des Rénovateurs. Il y a quelques semaines toute une série de personnages furent transportés à de lointaines régions de la Russie, dont le métropolite Hilarion de Troisk, trois archevêques, quatre évêques, deux anciens procureurs du Saint-Synode (MM. Sabler et Samarin), et d'autres hommes influents. A Odessa beaucoup de prêtres ont été arrêtés. Les bolchéviques vont plus loin. A Vitepsk on a condamné à mort un prêtre orthodoxe; et à Kharkov on a fusillé trois prêtres catholiques polonais accusés d' « espionnage ». Espérons que ces souffrances communes créent en Russie une sympathie et un respect qui manquent ailleurs...

Voici encore un fait typique. A Moscou le trust soviétique cinématographique invita l'artiste Mme Timé à jouer dans une nouvelle pièce. Elle consentit, mais quand elle apprit que le film devait être pris dans une église orthodoxe convertie par les bolchéviques en théâtre, elle se refusa absolument, et fit un appel à tous les acteurs et actrices de Russie de refuser de prendre part, d'une manière indigne pour des chrétiens, à des représentations dans une église profanée par le sacrilège. Par conséquent le G. P. U. l'arrêta. C'est un acte tout à fait analogue à ceux des premiers martyrs.

2. Quant à la victoire de l'orthodoxie sur ses persécuteurs, il faut remarquer que les bolchéviques eux-mêmes reconnaissent que maintenant la population de l'U. R. S. S. défend activement ses croyances religieuses *quelles qu'elles soient.* Ceci ressort des rapports lus à un congrès tenu récemment à Moscou pour discuter les méthodes de propagande antireligieuse. « Les chefs religieux des musulmans fondent une société pour combattre l'athéisme »; « les Mullahs ouvrent des centaines d'écoles, qui mettent tout à fait à l'ombre les écoles soviétiques »; « dans la Russie Blanche le clergé orthodoxe, catholique et juif ont formé ensemble un bloc étroit : ils ont signé ensemble une protestation lors de la condam-

nation du Métropolite, et finalement lors de son incarcération on a fait une quête pour lui dans les synagogues juives ».

Ce congrès a reconnu que chez les paysans il y a un renouveau religieux remarquable; le mariage civil, par exemple, n'est accepté que par 6 p. c. de la population paysanne. Ceux qui savent le russe feraient bien de lire une longue lettre de Russie, publiée dans le troisième numéro de *Pout* (organe de l'Académie théologique russe de Paris). Il en ressort qu'il y a une merveilleuse renaissance dans l'Eglise pravoslave, qui respire de nouveau dans une atmosphère de tolérance relative. Il a bien fallu la tolérer, puisque la nation russe le voulait! Les églises sont combles, on y prie Dieu avec une solennité encore plus grande qu'autrefois. L'intelligentsia russe, jadis si frondeuse, est revenue à l'orthodoxie et donne l'exemple d'une ferveur pareille à celle des temps apostoliques. Sans se mêler à la politique on combat la propagande athéiste officielle. Il y a surtout *un grand mouvement eucharistique.* La sainte communion, dont la rareté faisait autrefois pour nous un sujet de reproche (3), devient le centre de la vie religieuse : elle devient plus fréquente. Beaucoup communient toutes les semaines, d'aucuns tous les jours. Les pèlerinages sont grands et fréquents. Aux restes des anciens monastères s'ajoutent de nouveaux, où les jeunes gens viennent s'initier à une vie ascétique qui applique les méthodes traditionnelles aux nouvelles conditions. Et dans le monde beaucoup se dévouent à l'apostolat actif, l'apostolat de l'amour évangélique et de la parole ardente. L'intelligentsia pense aussi, cherche la voie vers une philosophie religieuse pratique qui correspond aux conditions de là-bas. Et le paysan, pour la plupart, continue à être, comme autrefois, attaché par instinct et par conviction à ses habitudes religieuses.

A ces renseignements nous ajouterons un tableau, récit d'un événement récent : la mort et l'enterrement du métropolite Macaire, le dernier métropolite de Moscou au temps des Tsars. Il est mort à 91 ans dans le village de Kotelniki. En 1920 il fut frappé d'une paralysie des bras et des jambes, et depuis six ans il était alité incapable de se re-

(3) Il ne faut pas oublier qu'il y a quelques générations la communion n'était guère plus fréquente chez nous qu'elle ne l'est actuellement là-bas, et que pendant plusieurs siècles assez récents elle est tombée au même niveau qu'en la Russie d'autrefois.

tourner ou de s'asseoir sans l'aide d'autrui. Des moniales orthodoxes l'ont soigné jour et nuit sans jamais le quitter. Dans la chambre du Métropolite on célébrait tous les jours la Messe et les Vêpres, et il communiait tous les jours. Des pèlerins venaient de tout le nord de la Russie à son lit pour le voir seulement et baiser sa main. Il ne pouvait parler, mais sa triste position et la merveilleuse expression de sainteté de son visage disaient plus que toute parole. Les funérailles de l'évêque-starets furent conduites avec une solennité exceptionnelle; elles furent célébrées par neuf évêques et quarante prêtres devant une foule incroyable de fidèles. Le Métropolite fut enseveli dans un cercueil que lui-même avait fait faire il y a cinq ans.

Ceci nous transporte dans l'atmosphère caractéristique de la vraie Russie, la Sainte Russie. Elle n'est pas morte. Ses terribles souffrances n'ont fait qu'intensifier et purifier sa vie religieuse. Loin de vouloir qu'elle meure, ne croyons pas même que par malheur elle soit de fait morte. Préparons-nous plutôt à nous humilier dans notre tiédeur de « civilisés » devant le spectacle de cette merveilleuse moisson de pur christianisme qu'elle a semé pour le monde par le sang de ses martyrs, à reconnaître que tout en recevant de l'Occident, c'est surtout elle qui *nous* ferait du bien, si elle ajoutait à son orthodoxie ce catholicisme dont nous sommes les héritiers (4).

David et Arsène,
*Moines de l'Union.*

---

(4) Nous donnerons bientôt des renseignements sur la position canonique de la vraie Eglise orthodoxe de Russie, et sur les Eglises qui tâchent de la supplanter.

# La Pratique de la Communion chez les Slaves.

**Notes.**

Quelle est dans l'Eglise russe la pratique de la communion chez les fidèles ?

*Fréquence de la communion.* — Les Occidentaux s'étonnent parfois de la rareté des communions chez les orthodoxes, oubliant l'état de chose qui exista bien longtemps chez nous et qui n'est pas si ancien (1).

La Russie passe par les mêmes étapes que l'Occident; au siècle dernier déjà, le Père Jean de Cronstadt combattait avec d'autres ecclésiastiques en faveur de la communion fréquente et les Russes nous disent qu'actuellement la participation plus fréquente et même quotidienne aux sacrements entre dans les mœurs. Comme cet usage ne fait que s'introduire, il nous est permis de décrire les anciennes habitudes généralement maintenues.

La masse des fidèles ne communie qu'une fois l'an, durant le grand carême, ou bien quatre fois, aux quatre carêmes de l'année (2); un grand nombre le fait également au jour de fête de leur patron. Les vieillards, les personnes adonnées à la vie spirituelle communient un peu plus fréquemment; les enfants, *avant leur première confession*, même ceux qui sont encore portés sur les bras de leur mère, y sont conduits très souvent, parfois chaque dimanche, suivant la dévotion des parents.

(1) Nous ne pouvons entrer ici dans tous ces détails. Il suffira de renvoyer aux articles « Communion » des Dictionnaires théologique de VACANT et d'Archéologie chrétienne de CABROL.

(2) Pour tout ce qui concerne les quatre carêmes observés en Orient cfr. *Irénikon*, p. 132.

Un canon du livre liturgique slave à l'usage des prêtres, *Ustaw*, — notre « liber sacerdotalis » du XV[e] siècle — dit : « Tous les prêtres de paroisse doivent expliquer et recommander aux fidèles, les hommes comme les femmes, de se préparer à recevoir dignement le sacrement du corps et du sang du Christ, s'il est possible à toutes les grandes fêtes et sinon en tous cas quatre fois par an (c'est-à-dire au grand carême et à celui des saints Pierre et Paul, de l'Assomption et de la Nativité) ».

Comment expliquer cette rareté des communions ?

Le fait que les prêtres n'offrent le Saint Sacrifice que le dimanche et les jours de fête y est pour quelque chose. Cependant en ville des messes sont célébrées chaque jour.

Mais ce qui l'explique grandement c'est le sentiment très réel et très profond d'indignité personnelle et un religieux respect à l'égard des « mystères saints, redoutables, immaculés, immortels et célestes » que toute la Liturgie orientale du sacrifice eucharistique imprime dans l'âme. Ce sentiment d'indignité et ce respect se traduiront pour le fidèle dans la préparation longue et fervente dont nous parlerons plus loin.

*Epoques.* — C'est ordinairement pendant la première semaine et la quatrième (celle de l'adoration de la Croix) du grand carême et pendant la semaine sainte que les fidèles s'approchent du Sacrement. Pareillement au cours de l'année ils choisiront un jour des trois autres carêmes. Observateurs de ces temps de pénitence et de prière leur préparation à la communion est déjà presque complète.

C'est un grand jour de l'année que celui de la communion, et on se souvient de la date exacte, du sanctuaire, du ministre, en un mot de toutes les circonstances. Les jours de communion marquent les époques de la vie religieuse et pour ne citer qu'un exemple : les parents parcourent parfois de grandes distances pour assister à la communion annuelle de leurs enfants placés dans des établissements d'instruction.

*Préparation.* — Les fidèles slaves s'acquittent avec grand soin de ce devoir. Celui qui veut communier doit, durant sept jours, jeûner, prier chez lui et à l'église, faire de nombreux proclônes (prostration accompagnée du signe de la croix), des lectures saintes; certains disent qu'il faut assister au moins à deux offices à l'église, et pendant la semaine sainte à tous les offices.

La confession est, sinon obligatoire, tout au moins rarement omise, il y aurait quelque scandale à s'en dispenser (3). Sans empiéter sur le sujet de la confession, notons cependant l'usage de demander pardon à ses amis et familiers. Aussi, paraît-il, remarque-t-on souvent en carême dans les rues des personnes s'accoster et se dire : « Pardonnez-moi

(3) Il est évident que la réception plus fréquente du Sacrement amènera à moins de sévérité sur ce point.

au nom du Christ » et en réponse : « Que le Christ te pardonne ».

Depuis la confession, la veille, ou depuis 6 ou 7 heures du soir on s'abstiendra de toute nourriture et boisson. Cette prescription des Livres liturgiques ne s'applique pas aux vieillards et aux enfants pour qui la limite est reculée jusqu'à minuit.

Si le nombre prévu de communiants est grand on récite à l'église l'office préparatoire, sinon en privé.

En tous temps les fidèles peuvent envoyer au prêtre une prosphore (petit pain levé dont on prélève la matière du sacrifice) qui représente leur intention inscrite sur un billet — pendant la préparation des éléments le prêtre en détache une parcelle en lisant le billet et la met sur la patine, le restant de la prosphore est rendu au fidèle — mais cela se pratique surtout quand on veut communier. Geste d'une signification très profonde : le fidèle a sa part à l'offrande, le sacrifice est offert à son intention dans cette parcelle, et on peut dire que celle-ci lui est rendue consacrée au moment de la communion.

Durant la communion des ministres le lecteur lit les longues prières préparatoires.

*La communion.* — Quand le prêtre, au seuil de la porte centrale de l'iconostase, invite le peuple : « Approchez de Dieu avec crainte, foi et charité » (4) le peuple se prosterne en chantant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur; Dieu est notre maître et il nous a apparu »; dans beaucoup de régions le fidèle se purifie les lèvres en baisant les saintes icônes, puis après une grande prostration il s'approchera disant à voix basse au diacre, aux ministres ou au prêtre, son prénom que le célébrant reprend dans la formule : « Le serviteur *ou* la servante de Dieu N... communie au véritable et saint corps et sang de Notre-Seigneur et Dieu et Sauveur Jésus-Christ pour la rémission des péchés et la vie éternelle ». Et le prêtre donne à chacun, au moyen d'une cuillère en or, une des parcelles du pain consacré contenues dans le calice avec le vin consacré. Deux acolytes tiennent sous le calice et sous le menton des communiants un grand voile

(4) Le mot « charité », par une distraction de copiste, ne figure plus dans le texte slave. De très anciennes éditions manuscrites le portent encore.

d'étoffe précieuse que le diacre passe sur les lèvres de chacun.

Avant de se retirer le fidèle baise le calice, se signe, baise encore les icônes. En Russie, à côté des portes saintes, on dispose sur une table des morceaux de pain et du vin dont les communiants prennent un peu pour se purifier la bouche.

Tous ceux qui n'ont pas participé au Sacrement embrassent les heureux du jour quand ils reviennent à leur place; c'est ce que fera, avant les parents, dans les établissements d'instruction dont nous disions un mot plus haut, le directeur des élèves.

Le communiant ne s'agenouille plus durant l'office, fût-ce même à la bénédiction donnée avec les saintes espèces à la fin de la liturgie.

Le communiant est traité avec grand respect, au logis il est fêté, félicité par tous ceux qui n'étaient pas à l'église. « Remplissez nos cœurs de joie et de bonheur, en tout temps, maintenant et toujours », dit la prière d'action de grâce de la Liturgie. Respect à l'égard du communiant, joie dans la vie du communiant, c'est ce qu'un trait, entre mille autres, dépeindra sur le vif : Un père de famille qui voudrait punir une peccadile d'enfant, un jour où celui-ci aurait communié : serait repris par tous : « Comment, tu oses le punir ? et il a reçu aujourd'hui le très saint corps du Christ ! »

Ces remarques, notées au cours d'entretiens avec différents Russes, sont de nature à nous faire connaître et apprécier plus parfaitement certaines habitudes religieuses des peuples slaves.

D. T. B.

(*Suivront des notes sur la Vie religieuse dans les grands monastères orthodoxes,* les funérailles, la confession, etc.)

# 1. Documents.

*Extraits du* Discours du Père Iswolsky, *prononcé à Londres le 18 novembre 1925.* — Nous donnons ici la traduction des principaux passages de ce discours prononcé en anglais et paru dans le « *Rapport de l'Association des Eglises Anglicane et Orientale* », décembre 1925, pp. 21-27.

Le manque de place seul ne nous permet pas, à notre grand regret, de le publier entièrement.

« Le monde chrétien a toujours considéré comme un signe essentiel du christianisme, non pas la division entre les Eglises, mais l'union avec le Christ. Ce qui compte ce n'est pas le fait de la division des chrétiens en catholiques, protestants, anglicans ou sectateurs de la Foi orthodoxe, mais c'est la volonté de Jésus-Christ : « Qu'ils soient tous Un, comme nous sommes Un, Moi en eux et Toi en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'Unité » et ailleurs Il dit encore : « Ainsi le monde entier verra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez mutuellement ».

Ces paroles ont, une fois pour toutes, imposé sur nous le joug du Christ. Qu'il le veuille ou non, un chrétien de fait, doit travailler à transformer ces mots en réalités concrètes de la vie...

... Comme nous sommes loin de l'Union à la volonté du Christ ! Six-cent soixante quinze millions de chrétiens, mais en combien de différentes professions de foi sont-ils divisés ! Catholiques romains, anglo-catholiques, protestants de différentes dénominations, Arméniens et Grecs-orthodoxes, que d'Eglises séparées, que de lieux séparés pour adorer Dieu, que de clergés séparés ! Un prédicateur russe a dit : « Les hommes ont élevé des murs de séparation, mais ces murs n'arrivent pas jusqu'au ciel ». Si cela n'est que très juste, il faut dire toutefois que ces murs sont un obstacle au contact, à la connaissance, à l'amour mutuels. « Qu'ils soient tous Un. » Du seul point de vue humain quel formidable travail exigera la destruction de ces séparations séculaires !

En quel point les chrétiens sont-ils séparés ? Qu'est-ce qui déchire en deux l'Eglise du Christ ?

Certainement, il faut tenir compte de la foi différente et des différences dogmatiques et disciplinaires. Mais ce n'est pas tout. Il y a d'autres raisons à cette séparation, raisons cachées peut-être, mais puissantes et qu'on peut nommer les raisons psychologiques. L'Eglise visible et terrestre, en effet, se compose d'hommes, de nations différentes. Les uns et les autres introduisent dans l'Eglise les traits individuels des races auxquelles ils appartiennent, produits d'une longue histoire; parce que ces traits spécifiques se forment dans les régions inconscientes de l'esprit, qu'aucun argument de raison ne peut influencer, ces traits s'ancrent chaque jour plus et deviennent de moins en moins conciliables avec d'autres façons d'être.

Cette différence, quoiqu'elle ne se manifeste pas dans toutes les époques historiques, a trouvé son expression extrême dans les deux parties, latine et grecque, de l'Empire romain. C'est ici que le christianisme a exercé sa grande influence unificatrice en faisant se rencontrer aux pieds du Christ dans une foi commune l'Orient et l'Occident...

... Les théologiens catholiques romains ont remarqué que la Russie, n'ayant pris aucune part aux incidents qui ont amené la rupture du XI[e] siècle, ne participe pas au schisme. Mais encore après cela il faut dire qu'une profonde différence intime existe entre la Foi orthodoxe et la Foi catholique, puisqu'elle n'est pas seulement du domaine dogmatique mais encore psychologique. Aussi ce n'est pas seulement à Rome, mais à toute l'Europe occidentale, héritière de Rome, que la Russie s'oppose... Nous Russes nous faisons justice au sage et pratique Occident, et nous admirons les merveilleuses acquisitions de la civilisation occidentale et de sa culture. Mais au fond de nous-mêmes, nous sommes plutôt inclinés à analyser les spéculations théoriques, peut-être les rêves, et nous sommes exposés à nous méfier des grandes victoires de la science. Certainement c'est là un tort; notre idéalisme est souvent passif et semble bien près du réalisme sanglant des bolchéviks. Tout n'est pas parfait en Occident et, pour le dire, le bolchévisme nous est venu, en wagon scellé, de l'Occident et non de l'Orient.

Le nom même de votre grande œuvre — *Association des Eglises anglicane et orientale* — exprime cette idée de diffé-

rence; différence de race, de civilisation, dans la manière de sentir et d'envisager les choses.

Nous voyons d'un côté une civilisation moderne très haute, qui a pénétré tout votre pays; les traditions et les habitudes séculaires se sont conservées de ce côté de la Manche plus strictement que les règles et les lois imposées dans d'autres pays; une vie commerciale très active, une opulence très grande et, par suite, dans toutes les classes sociales la nécessité de l'aisance et même du luxe. Par contre, de l'autre côté, un pays à culture inégalement distribuée; en effet la classe supérieure est réellement très instruite tandis que la masse du peuple est illettrée; une population disséminée sur d'immenses étendues où les changements de saison règlent seuls la vie et le travail; les mœurs y sont grossières et primitives, la production du sol pauvre, insuffisante.

Ici c'est une foi basée sur la raison, que manifestent la piété et la dignité de la vie sociale, la grande charité publique. Là, en Russie, c'est une foi impulsive, élan du cœur plutôt qu'affaire d'esprit, et qui se manifeste dans un profond attachement aux symbolismes, aux actes extérieurs, et plus particulièrement encore dans la forme de sainteté individuelle et dans l'ascétisme.

D'une part un clergé recruté dans les classes de la société supérieure, par la naissance et l'éducation; d'autre part un clergé sorti du peuple, vivant avec le peuple et qui partage ses qualités comme ses défauts.

Enfin la foi s'extériorise encore toujours ici d'après les règles du rituel romain (malgré les modifications introduites par la Réforme), et là c'est suivant le rite authentique de Byzance que l'Eglise russe orthodoxe a conservé pur et intact. Voilà, en quelques mots, plusieurs obstacles à l'Union des Eglises d'Occident et d'Orient et en particulier des Eglises anglicanes et russe-orthodoxe. Le fait de notre réunion, dit suffisamment combien vivantes subsistent, malgré ces empêchements, notre foi commune en Jésus crucifié et sa volonté d'Unité.

Cette volonté du Christ triomphe miraculeusement de ces difficultés que votre faiblesse humaine serait disposée à considérer comme insurmontables : Sa force est parfaite dans la faiblesse. C'est la leçon que nous donne notre époque. Jamais la question de l'Union des Eglises n'a été discutée

si ardemment, avec tant de ferveur, par les catholique romains, les anglicans et les orthodoxes comme en ces temps troublés d'après guerre.

Si ces discussions ne sont pas toujours le plus court chemin pour arriver au but, cela ne diminue pas la force et le mérite de ce désir. Cet élan de l'âme, cette tendance à la fraternité chrétienne devait se produire de nos jours, elle est inévitable.

*L'orateur décrit l'œuvre satanique de déchristianisation qui s'opère dans le monde actuel, surtout en Russie. Pourquoi le pouvoir du mal a-t-il choisi ce pays ? A cela l'orateur répond : Si Job a souffert est-ce pour ses péchés ?*

Quelques-uns désirent vaguement et d'autres recherchent ardemment l'Union de toutes les Eglises en un seul troupeau du Christ afin de former un seul front à opposer à l'ennemi. Telles sont les voies de Dieu : les plus grands malheurs mènent à des bonheurs plus grands encore et les ruses de l'ennemi servent au triomphe de Dieu...

... Pensez au phénomène remarquable, sans pareil dans l'histoire, de deux millions de Russes cultivés fuyant les événements sanglants de leur pays pour s'établir dans les grands centres du monde. Cette migration de tout un peuple, cette « diaspora » inattendue, n'est-elle pas toute désignée par Dieu pour unir les chrétiens et les aider à se comprendre et à s'aimer ?...

... J'ai commencé ce discours en annonçant les difficultés et les obstacles à l'Union. Si ces obstacles sont grands, il y a cependant une force capable de les vaincre : l'Amour qui est maître de toute chose. Cette force nous a rassemblés aujourd'hui. Ce pouvoir de l'Amour peut faire entrevoir la seule Union possible et précieuse : l'Union des cœurs et des âmes. Un des Pères de l'Eglise orthodoxe a comparé la vie des hommes à des rayons qui se rencontrent dans un centre qui est Dieu. Plus les hommes s'approchent de ce centre, plus ils sont près les uns des autres.

Voilà notre chemin. Notre Union ne peut se faire que dans le Christ; que l'image du Christ soit toujours plus vivante dans nos cœurs et notre Union mutuelle grandira et nous arriverons à notre but, notre grand désir s'accomplira, c'est-à-dire, l'Union dans l'Eglise du Christ. »

## 2. Chronique.

SA GRANDEUR Mgr D'HERBIGNY. — Au moment de mettre sous presse, nous recevons par l'*Osservatore Romano* du 3 septembre confirmation officielle de l'élévation à la dignité épiscopale du R. P. Michel d'Herbigny S. J., président de l'Institut Oriental à Rome. En attendant que nous puissions renseigner exactement nos lecteurs sur cet heureux événement sur lequel nous n'avons jusqu'ici aucune précision nous voulons dès maintenant présenter au digne et zélé « Evêque de l'Union » avec nos très respectueuses félicitations l'expression de notre joie profonde et de notre inaltérable attachement. Le Saint Père ne pouvait donner à l'Apostolat de l'Union des Eglises un témoignage plus expressif qu'en honorant celui que tous les apôtres de l'Union considèrent comme leur modèle et leur chef.

### Chronique de quelques Églises orthodoxes.

ESTHONIE. — A la fin d'avril s'est tenu à Réval, capitale d'Esthonie, le concile de l'Eglise orthodoxe autocéphale de ce pays, présidé par le métropolite Alexandre. Cent trente députés de paroisses de race orthodoxe ou russe y ont assisté, et les statuts de l'Eglise ont été confirmés. Un comité s'est chargé de la restauration du bel et très ancien monastère de Petseri. La population orthodoxe esthonienne a adopté le nouveau style du calendrier; la population russe observe, pour la plupart, le nouveau dans les villes, l'ancien à la campagne.

LATVIE. — Aux débats sur le budget du ministère de l'Intérieur au parlement de Latvie, l'archevêque Jean, chef de l'Eglise autocéphale et député du parlement, a prononcé un discours sur la position anormale de son Eglise. Il a fait grande impression, surtout par sa déclaration qu'il ne quittera pas son logis — le sous-sol d'une blanchisserie — aussi longtemps que l'état de son Eglise ne serait pas changé. Les difficultés continuent entre lui et le gouvernement au sujet de la cathédrale de Riga. (Il est lui-même latvien d'origine.)

FINLANDE. — L'ancien chef de l'Eglise autocéphale de Finlande, l'archevêque Séraphim, s'est transporté à Londres,

où il sera évêque de la colonie russe d'Angleterre. Il a été longtemps le collaborateur étroit du chef actuel de l'Eglise russe, le métropolite Serge du Nijni-Novgorod. A la tête de l'Eglise finlandaise se trouve actuellement le nouveau métropolite Germain, homme éminent d'une grande valeur jusqu'à son élection, comme membre du clergé indigène d'Esthonie.

De grands troubles ont eu lieu dans le fameux monastère de Valaam (sur le lac Ladoga) au sujet de la date où devait se célébrer la Pâque cette année. Seule l'énergique action de l'higoumène Pavlin et de l'économe Chariton a sauvé cette grande citadelle de l'orthodoxie d'une suppression qui la menaçait dans le cas où elle n'aurait pas adopté le nouveau style du calendrier. Cependant, à l'instigation d'un membre éminent de l'hiérarchie émigrée russe, une centaine de moines avaient refusé la communion avec le métropolite Germain le jour de Pâques; la majorité de ceux-ci ont été frappés de suspension, etc., par la cour ecclésiastique, et un grand nombre parmi eux ont abandonné le monastère. Valaam — véritable cité monastique possédant dix-huit églises, seize chapelles, plusieurs centaines de bâtiments, et de grandes forêts et terres, et qui avant la guerre recevait jusqu'à plus de 4000 pèlerins à une seule fête — contenait autrefois 1200 moines. Sept cents ont dû partir pour la guerre, ils ne sont pas revenus. Des 500 qui restèrent (les vieillards et les moins forts), 70 ont dû quitter, et 36 sont morts, pendant la famine de 1918. Après les événements récents, il en reste environ 370, dont les trois-quarts sont des vieillards (startsy, séniors) infirmes. Espérons que cet Athos russe pourra reprendre sa grandeur d'autrefois.

POLOGNE. — Le métropolite Denis, chef de l'autocéphalie polonaise, a proposé à l'approbation du ministère des Cultes les statuts de son Eglise formulés par son synode.

Le 8 août dans la cathédrale métropolite de Varsovie deux prêtres de l' « Eglise nationale polonaise » firent leur entrée dans l'Eglise orthodoxe; nous donnerons plus tard des détails plus précis.

A la fin de juillet à Varsovie fut achevée la destruction de la remarquable et unique cathédrale russe. On connaît déjà depuis longtemps par la presse les péripéties de cette regrettable démonstration.

BULGARIE. — Le synode autocéphale forme un projet de réorganisation du système d'éducation dans ses séminaires.

GRECE. — Heureusement les bruits sur la liquidation des monastères de l'Athos ne sont pas fondés. On supprime seulement quelques petits monastères pour les réunir aux grands.

EMIGRATION RUSSE. — On connaît par la presse l'histoire du conflit dans l'hiérarchie russe émigrée. Malheureusement il n'est pas fini encore. Ceux qui connaissent la position pénible des réfugiés, et l'autorité dont jouit auprès d'eux l'hiérarchie, ne peuvent que désirer la solution rapide de cette triste affaire, d'autant plus qu'elle les expose à d'autres dangers. Les journaux polonais en effet annoncent — des rumeurs vraisemblablement — que Vvédensky et d'autres se proposent de venir personnellement prendre les églises, se basant sur la reconnaissance du gouvernement soviétique par divers Etats. Ils obtiendraient sans doute bien peu, mais l'émigration n'est guère dans le meilleur état pour supporter des attentats comme celui qui a eu lieu à New-York. D. D. B.

*World conference on Faith and order* — (cf. *Irénikon*, p. 104). Le Comité central de cet organisme s'est réuni à Berne du 23 au 25 août pour prendre les dernières mesures en vue de la *Conférence mondiale*. Celle-ci est fixée au 31 juillet 1927 et durera jusqu'au 21 août. Elle se tiendra à Lausanne et non à Washington.

---

L'abondance des matières nous force à reporter au numéro suivant les Echanges de vues, le dépouillement des Revues et la Chronique des Œuvres.

# Deisis.

*(Ecole de Novgorod — XVe siècle)*

C'est un des sujets préféré sinon le sujet principal de l'iconographie slave et grecque.

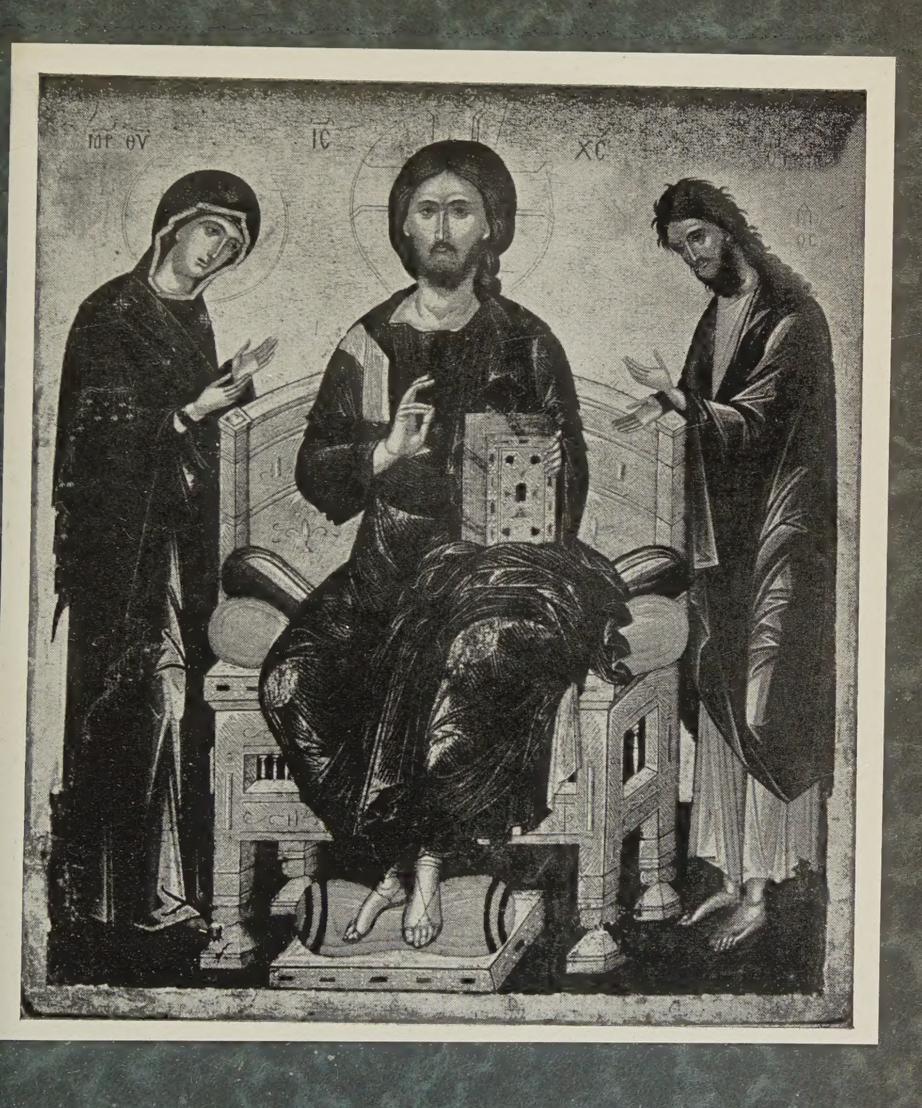
La présence des trois personnages sacrés que l'Orient unit dans sa vénération : le Christ, la Mère de Dieu et saint Jean le Précurseur, explique déjà cette préférence et la place d'honneur qu'on lui donne. D'autre part la préoccupation constante d'obtenir la grâce d' « une mort chrétienne, sereine, sans tourments ni remords honteux et une bonne défense devant le redoutable tribunal » (litanie après la grande Entrée) trouve dans la représentation de la première scène du cycle apocalyptique son expression parfaite. Les fidèles connaissent en effet, et peuvent considérer à d'autres endroits de l'église l'*Hétimasie* (ou préparation du trône du Juge), le *Jugement* proprement dit et les *Fins dernières* (le Ciel et l'Enfer).

La Déisis occupe parfois le fond de l'abside centrale, à la place de la Vierge en orante; toujours, peut-on dire, elle forme le centre de l'Iconostase. Derrière la Mère de Dieu (figure de l'Eglise et du Nouveau Testament) et saint Jean le Baptiste (figure de l'Ancien Testament) viennent les archanges, les saints Pierre et Paul, d'autres saints. Toute cette rangée de peintures est de dimensions plus grandes et par conséquent attire l'attention. « L'importance (de la Déisis dans l'iconostase) est si grande, dit M. Réau, que par *Deisous bolchoï* (grande Déisis) les chroniqueurs entendent presque toujours tout l'ensemble de l'Iconostase. »

Thème à peu près semblable à celui du Jugement dernier au porche des cathédrales occidentales avec les apôtres à la base, les anges et d'autres témoins dans les cordons de voussure, mais à la gauche du Christ saint Jean l'Evangéliste au lieu du Précurseur.

On nous faisait connaître (*Irénikon,* p. 111) la raison de cette frappante ressemblance entre toutes les représentations d'un même saint dans l'iconographie byzantino-slave. Il est aisé de s'en rendre compte en comparant les personnages de ce groupe avec les peintures déjà publiées ici.

---


ΜΡ ΘΥ
ΙϹ
ΧϹ

# IRÉNIKON

## Revue mensuelle.

IRÉNIKON-REVUE MENSUELLE : Paraît de Pâques à Décembre chaque mois en fascicules de 32 pages in-8°. La Revue étant mensuelle trois numéros seront doublés (64 pages) de façon à former à la fin de l'année un volume de 384 pages (12 × 32).

IRÉNIKON-COLLECTION : Pendant les trois mois de janvier, février et mars époque où la Revue est suspendue, parait chaque année une collection de 10 bruchures formant un second volume de la Revue; série d'études et de documents plus spéciaux qui trouveraient difficilement place dans un bulletin destiné à une plus large vulgarisation.

(Un hors-texte artistique contenu dans chaque numéro de la Revue formera chez nos abonnés une petite galerie d'art oriental.)

## Conditions d'abonnement :

| Irénikon-Revue et Collection (I.R.C.) | | Irénikon-Revue (I. R.) | |
|---|---|---|---|
| Belgique . . . . . | 20 fr. | Belgique . . . . | 10 fr. |
| Union postale . . . | 35 fr. | Union postale . . | 17,50 fr. |
| | | Le n° séparé . . . | 1,50 fr. |

DIRECTION ET RÉDACTION :

**IRÉNIKON, Prieuré d'AMAY-s/Meuse (Belgique)**
COMPTE CHÈQUES : BRUXELLES, 1612.09

ADMINISTRATION :

**M. J. Duculot, Éditeur à Gembloux (Belgique)**
COMPTE CHÈQUES : BRUXELLES, 12.851 — PARIS, 800.12

**Dépôt de Paris : 4, rue Cassette VI°**
COMPTE CHÈQUES : PARIS, 67577.

*On s'abonne à ces adresses, les paiements se font au compte de M. Duculot.*

*Permis d'imprimer.*

Namur, 16 Août 1926.

J. CAWET, *Vic. gén.*

---

GEMBLOUX. — IMPRIMERIE J. DUCULOT, ÉDITEUR.